

Quelle résonance l'œuvre de Walser a-t-elle sur votre conception de la littérature ? Le Matricule des Anges, n°138, novembre 2012

https://lmda.net/2012-11-mat13827-robert-walser?debut_articles=%4011008

Bruno Krebs, Jean-Paul Chabrier, Michèle Lesbre, Michel Surya, Pascal Commère, Matthias Zschokke, Anne Weber, Claude Mouchard, Joël Jouanneau, Jean-Claude Schneider

Bruno Krebs Clown blanc :

La neige l'avait quelque peu congelé. Au terme d'une longue promenade – ces acharnés périple qui épuisaient tant son fidèle hagiographe, Carl Seelig. Allers-retours à l'asile. Interné de 1929 à 1956 – soit vingt-sept ans. Installé dans une folie très relative où sans doute il entendait surtout rompre avec la souffrance, et gagner la paix. L'écriture ? Il avait jeté l'éponge. En 1929, âgé de 51 ans, jamais il n'avait connu l'ombre du moindre succès. Kafka, lui, était mort cinq ans plus tôt, guère plus reconnu, à 41 ans.

J'imagine Kafka riant à la lecture des articles de Walser. Mais de Walser, si quelqu'un me semble proche, c'est bien le Melville de Bartleby. Et Dickens aussi, parfois. Et le Flaubert de Bouvard et Pécuchet, bien sûr. Autant dire qu'entre Walser et Kafka, vorace lecteur de Dickens et de Flaubert, on glisserait à peine une feuille de givre (Le Château se perd dans une neige tout aussi profonde – mais nocturne).

Coïncidence ou pas, j'ai lu Walser à ma sortie de Sainte-Anne (où j'ai rédigé une partie de Dans la nuit des chevaux). Trente ans après Kafka, j'y ai découvert une autre approche de l'écriture, plus circonspecte, capricieuse et dansante. Un art de l'arabesque qui n'allait certes pas me faire changer mon fusil d'épaule, mais m'orienter vers plus de souplesse. Cette gracieuse irrévérence, cette sexualité narquoise bien éloignée du blizzard kafkaïen, cette douce et cinglante dérision qui balayait toute certitude d'une fantasque pirouette, j'y ai retrouvé l'écho d'un autre, magistral illusionniste – Buster Keaton – et celui d'une figure également fondatrice : le blafard Pierrot de Watteau. Mais, surtout, un chant joyeusement anarchique, un jeu de marionnettes et de farfadets, un subtil carnaval amoureux qui ressuscitait Schumann, ses humeurs et ses fulgurances.

Et puis, Robert Walser, timide enfant terrible, m'aura légué ce testament terrible – qu'au terme d'une vie, l'écriture se résume à une poignée de neige.

Bruno Krebs

Dernier livre paru : **Sans rive** (L'Arpenteur)

Jean-Paul Chabrier Walseriana :

Le pays de Robert Walser est fait de montagnes, de vallées, de plaines paresseuses ou de capricieuses collines. Les alpages juvéniles succèdent aux immémoriales forêts, et les paisibles prairies aux vergers délicats. Il neige. La tendre rive des lacs apprivoise de gentilles bourgades endormies, les sources murmurent d'étonnants secrets dans les creux de verdure. L'orage du soir d'été monte au-dessus des cimes. L'automnale pluie frappe au carreau de la fenêtre. La mansarde est silencieuse et danse à la flamme primesautière de la chandelle. Le pays de Robert Walser est immense et minuscule, prodigieusement insignifiant et considérable, c'est le pays de l'écriture, – quand elle s'invente ingénument d'enfantins horizons. Mais comment écrire quand on échoue sciemment à devenir ce qu'il convient d'appeler un homme de lettres ? Comment écrire quand vous vous sentez expatrié du pays même de l'écriture, et que votre présent songeur semble vous exclure du cours du monde et vous renvoyer l'image d'un éternel narrateur anonyme ? Comment continuer simplement à être quand le fantôme facétieux de votre timide conscience vous exile poliment jusqu'aux confins microgrammiques d'un incompréhensible désir, d'une identité mouvante et toute vaporeuse ? Vous posez le chapeau sur la tête et vous sortez plutôt vous promener à fleur de rêveries dans la bohème muette de vos ambassades poétiques. Vous marchez dans le feuilleton ironique de vos joyeux atermoiements. Vous vous amusez de vos humeurs chagrines et riez autant de vos inconsolables mélancolies. Vous vazez alors dans les transparentes obscurités d'un quotidien insoluble. L'amour vous ignore, le temps s'échappe en d'hasardeuses randonnées. L'écriture est seule à vous réconcilier avec tout ce qui vous sépare du monde, et vous marchez longtemps, amateur de précipices, près des gouffres innombrables qui s'ouvrent prudemment en vous et autour de vous, arpentant les graves territoires insoupçonnables d'une désarmante modernité.

Jean-Paul Chabrier

> Dernier livre paru : **Avril en octobre** (éditions L'Escampette)

Michèle Lesbre **Une « âme effilochée » :**

Il y a quelques semaines, à Paris, tandis que je visitais une exposition des œuvres de Louis Soutter, je pensais à Robert Walser, à ces deux vies chaotiques qui allaient se terminer dans des asiles après vingt ans d'enfermement chacun, Soutter à Ballaigues, et Walser à Hérisau, pendant lesquels, à la fin de sa vie, le corps épuisé et malade de solitude, l'un dessinait avec les doigts, l'autre traçait une écriture illisible et compulsive derrière laquelle il disparaissait.

Je pensais à Walser et à la neige en lisant le titre d'un des dessins de Soutter, Nous allons périr sur les chemins, datant du 3 septembre 1939, à la neige de la nuit de Noël 1956 où Walser est mort dans le parc de l'hospice de Hérisau, à toutes les neiges que l'auteur a foulées sur des chemins où le silence et la lenteur étaient une ode à la contemplation et aussi un exil intérieur, une sorte de résistance vaine et douloureuse malgré son humour mélancolique (« je suis un voyou amélioré, un vagabond, un maraudeur... »). Un homme qui marche et dont l'écriture s'éloigne avec lui, devient son ombre.

La littérature, pour moi, est une chambre d'échos dont les résonances les plus diverses traversent le temps et l'espace et s'installent dans nos vies.

En pensant à Walser et à la neige, un autre texte me vient à l'esprit, Sur le chemin des glaces, de Werner Herzog, perméabilité des écritures, correspondances entre les textes lus qui nous habitent longtemps, toujours. La marche contre la mort qu'entreprend Herzog pour se rendre au chevet de son amie Lotte Eisner, et celle, la dernière, qui va mettre un terme à la vie de Walser, ces réminiscences m'accompagnaient-elles pendant la naissance d'Un lac immense et blanc, mon avant-dernier livre ? La dernière phrase, qui est une citation de Hannes Pétursson, « La vie c'est la vie en un long chemin sous les étoiles. Mourir, ce n'est rien que le mouvement absolument blanc », pourrait l'attester, et elle m'évoque parfaitement la trajectoire de Robert Walser, et ses longues marches avec Carl Seelig sans lequel nous n'aurions pas accès aux moments intimes et privilégiés entre ces deux hommes.

Dans La Promenade, Robert Walser écrit, « La terre devenait un rêve, moi-même j'étais devenu quelque chose d'intérieur et je me déplaçais à l'intérieur de quelque chose. » C'est là sans doute la résonance de son œuvre dans mon propre cheminement.

Michèle Lesbre

> Nouveau livre à paraître : **Écoute la pluie** (Sabine Wespieser, février 2013)

Michel Surya **L'idiotie de Robert Walser :**

Sublime idiotie de Robert Walser qui nuit à tout ce qui la contraint, la subordonne. Qui, pour s'affranchir de toute contrainte, de toute subordination, calcule (idiotie froide) que mieux vaut consentir au diagnostic (de schizophrénie) et à l'enfermement. L'enfermement, les asiles de Waldau et Heisau (27 années durant) permettront qu'il sera libre selon elle – l'idiotie en ce cas comme point d'équilibre le plus tendu et le plus juste dans le rapport nécessairement malade ou impossible avec les autres, le monde, etc.

Rien de l'image de l'artiste maudit ou victime. Il est irascible (et le restera – idiotie chaude). Il buvait, était veule et volontiers violent ; il sera sobre, délibérément docile. Il aimait la ville, l'ivrognerie, la nuit ; il aimera le jour, les montagnes, la neige. Il titubait, bredouillait... Il marchera droit, vite, longtemps dans le froid ; vivra vieux même. Le même homme, pas le même homme ? Le même bien sûr, supportant tout et ne supportant rien, distinctement et simultanément domestique et souverain.

La littérature ? Rien ne pouvait plus qu'elle tout le temps qu'il n'eut qu'elle. Rien ne comptera plus d'elle dès lors qu'il n'en écrira plus. Ne supportant plus même qu'on lui en parle. Ne supportant en tout cas plus qu'on lui parle encore de la sienne. C'est peut-être le plus étonnant : il n'y avait qu'elle pour qu'il fût en partie libre tout le temps qu'il ne l'était pas ; du jour où il sera libre (où il permettra qu'on l'enferme), elle n'existera plus. Peu de cas semblables dans toute la littérature. Pas même celui de Hölderlin auquel il semble qu'il songe parfois. L'énigme n'est qu'alors entière, que le livre – poignant – de Carl Seelig (Promenades avec Robert Walser) n'atténue pas. Qu'au contraire, il approfondit. Étrange approfondissement à la fin, qui forme le portrait d'un homme qui s'est sciemment réduit (idiotie douce), qui est enfin le rien (volonté d'involonté, au contraire de Nietzsche) qu'il attendait de la littérature, mais que la tutelle de la littérature l'empêchait d'être tout à fait.

Michel Surya

> Dernier livre paru : **Sainteté de Bataille** (Éditions de l'Éclat)

Pascal Commère **Une éclaircie :**

Walser est un être seul. Assez tôt, je l'imaginai ainsi. Dans l'hiver et la neige, qui ne sont certes que la partie visible d'un territoire complexe à l'image de son être. Seul dans son écriture – tenue, stricte, précise –, à dérouler des phrases qui n'en font qu'une en définitive et qui, tirant parti de tout, s'adressent invariablement au lecteur. Seul, mais pas triste. L'écriture reprend le dessus, telle une éclaircie égayant la terre des vivants. Comme je m'égaie aujourd'hui à la lecture de ses petits récits, allez savoir pourquoi. Nombre d'entre eux font entendre une voix émue de ce que le monde peut donner à qui, n'ayant presque rien, ne désire rien de plus. Sauf à retrouver cette sorte d'innocence première qui préside au poème, dans la vie comme sur le papier. Tout est là. À commencer par cet accent de sincérité qui habite le moindre de ses textes, quand bien même Walser émaille son récit de rêves et

d'inventions. Qu'importe. L'humilité, dont il tire sa force, confère à cette prose un ton naturel un rien magique, sinon fabuleux, quoique au service de l' « homme sans qualités », employé de comptoir – ce qu'il fut lui-même –, garçon de course, etc. Humilité qui n'exclut en rien la complexité, le dilemme. « Il paraît que non, et pourtant en même temps il paraît que si ! » Tout Walser est là. Dans l'écart. Délicieusement hors du temps. Hors du monde et de lui-même, bien que sa prose, essentiellement nourrie de concret, soit parfaitement ajustée à ce qu'il a à dire, sans qu'il sache de quoi il retourne au préalable. C'est dans ses petites proses que je le retrouve – pavés d'un seul tenant, sans retour à la ligne. Car Walser n'écrit pas des livres. Il écrit tout court. Sans cesse, même quand il n'écrit pas. De cela, je recueille l'écho. Et d'autre chose encore. Telle prise en compte des petits riens qui font nos vies et nous relient aux autres. Ceux-là mêmes qui, conscients ou non de leur différence, apparaissent tout en bas, dans l'angle mort, sur la photo que nous ne ferons pas.

Pascal Commère

> Derniers livres parus : *Mémoire, ce qui demeure* (Tarabuste) et **Des laines qui éclairent, une anthologie 1978-2009** (Le Temps qu'il fait/Obsidiane)

Matthias Zschokke **À contre-courant** :

Ce ne sont pas tant les différents textes de Robert Walser qui m'impressionnent (à l'exception de quelques-uns). Ce qui me fascine avant tout, c'est le refus d'écrire quelque chose d'utilisable, de vendable, de conforme au marché, de compréhensible qui imprègne chacun d'eux. Un genre de Bartleby « I would prefer not to » qui comme une basse continue accompagne, qu'il le veuille ou non, tout ce qu'il écrit. Ce n'est pas que je considérerais comme particulièrement précieuse une écriture inutilisable, mais cette position est de nos jours spécialement ahurissante. Elle met radicalement en question l'argent, le succès économique et personnel, et la nostalgie d'être aimé. Walser se soucie à peine de savoir si même un lecteur/un acheteur peut le suivre. Ses dernières notes sont parfois si stupides qu'elles ne sont pas capables de lui-même le persuader (c'est au moins ce dont j'ai l'impression) sur quoi elles reposent vraiment. Peut-être parce qu'il a pensé qu'elles avaient au moins cette qualité : ne pouvoir être instrumentalisées par personne ni pour rien. Elles ne sont ni expérimentales ni révolutionnaires ni novatrices ni encore quelque chose – elles sont complètement superflues.

Une position douteuse, tout particulièrement à une époque dans laquelle un texte n'est bon que s'il se vend bien. Il n'y a de nos jours presque aucun autre critère. Lire dans un tel climat des phrases qui non seulement ne veulent pas être bien vendues mais qui ne se soucient absolument pas qu'il y ait un marché, cela libère.

Comme auteur, on pourrait apprendre de Walser à penser et à écrire inutilement et arriver ainsi dans des domaines que personne ne connaît. À l'occasion de quoi, on voit naturellement en suivant son exemple à quelle mise à l'écart cela conduit... À la vérité, en lisant Walser, on peut ressentir le plaisir particulier de faire quelque chose d'insubordonné, de perdre son temps, d'apercevoir le gouffre de la perplexité et de l'échec – et en même temps, de sentir que nous tous – si nous avons le courage de l'avouer – n'avons jamais vécu autre part que exactement là en-bas.

Matthias Zschokke

> Dernier livre paru : **Circulations** (Zoé)

Anne Weber **Une grâce de l'esprit** :

La première fois que j'ai lu Robert Walser, je l'ai pris pour un gentil idiot : « La chanson que chantait la petite paraissait d'un genre tout à fait joyeux et heureux. Les notes retentissaient comme le bonheur lui-même, le jeune et innocent bonheur de vivre et d'aimer ; elles s'élançaient, comme des figures d'anges aux ailes allègres immaculées comme la neige, vers le ciel bleu, d'où elles paraissaient ensuite retomber pour mourir en souriant. » (La Promenade) Avait-on jamais conçu prose plus niaise ? Puis, assez vite, j'ai compris que l'idiot, c'était moi. La découverte du génie de Walser, qu'un brusque renversement de perspective m'avait permis de voir, j'en continue encore à sentir les répercussions. Ce qui provoqua le revirement, c'est la lecture de « Kleist à Thoune ». En dehors du Lenz de Georg Büchner, je ne connais pas de plus saisissante évocation des extrêmes limites de la solitude créatrice, aux confins de la folie et de l'extase. Et c'était donc le même « bonhomme » qui avait écrit ces pages ? Oui ; je l'ai reconnu à la dernière demi-page, qui se termine comme une sorte de dépliant touristique de la ville de Thoune, formant un contraste poignant avec les gouffres où vient d'être précipité le poète.

Mais ma découverte la plus fertile et la plus jouissive, dans l'œuvre de Walser, réside dans ces sauts du coq à l'âne qui sont caractéristiques surtout de l'œuvre tardive (Le Brigand). Cette façon d'avancer gaiement, ou pseudo-gaiement, sans se soucier de la logique qui, d'ordinaire, est censée créer le lien entre deux phrases, a eu sur moi un effet libérateur. On pouvait donc enchaîner deux phrases qui n'avaient strictement aucun rapport entre elles ! Et cela dans une prose qui ne doit rien au surréalisme, dont elle est pourtant plus ou moins contemporaine. C'est un mouvement du coq à l'âne qui ne procède pas d'une idéologie littéraire mais plutôt d'une grâce de l'esprit.

Anne Weber

> Dernier livre paru : **Vallée des merveilles** (Seuil)

Claude Mouchard « Il faut que l'air fasse un pont... » :

Une « conception » de la littérature : n'est-ce pas justement ce dont Robert Walser défait toute possibilité ? Nulle idée, chez lui, de ce qu'est ou devrait être l'œuvre en général ou telle prose particulière que l'on découvre.

Lire Walser, c'est s'avancer sur un chemin qui se crée à mesure. (Et traduire Walser, c'est ne jamais pouvoir s'appuyer sur un passage pour anticiper celui qui va suivre...)

Non que Walser soit imprévisible par décision. Tout au contraire : les clichés, les images reçues paraissent, en des moments cruciaux, l'attirer. Oui, alors, il aimerait dire la simple beauté, et s'enthousiasmer pour l'attente soudain comblée... « Oh c'était beau, c'était si beau ! » lit-on à la fin du bref récit d'un itinéraire en montagne ; mais voici qu'alors, précisément, la prose s'étouffe, se tait.

Pourquoi Walser est-il, plus que tout autre, libérateur ? Je ne peux que constater cet effet sans en trouver – ni même désirer en chercher – la formule.

La prose « Kleist à Thoune » (qu'a traduite Jean-Claude Schneider dans *Sur quelques-uns et sur lui-même*) souvent recommence à battre en moi – que je lise ou tente d'écrire, ou que, simplement, je vive. Les mouvements de ce texte deviennent alors, dans la rue, ma respiration. Ses phrases, voici qu'elles se mettent à donner le souffle et l'allure qu'il faut pour affronter l'instant qui vient (tout prévisible ou tout imprévisible) : ce vide où il faut, toujours à nouveau, se précipiter.

Le Kleist de Walser ? « Il y a à présent un faible son de cloches, à peine perceptible, il l'entend, mais il le voit aussi. C'est nouveau. Il veut de l'insaisissable, de l'inconcevable. » Ou : « Il est assis là, le visage penché en avant, comme s'il devait se préparer au saut de la mort dans l'image du bel abîme. » Et encore : « Non, c'est autre chose, tout à fait autre chose. Il faut que l'air fasse un pont... »

Claude Mouchard

> Dernier livre paru : **Flaubert, l'empire de la bêtise** (collectif, éd. Cécile Default)

Joël Jouanneau **L'innocent aux mains pleines** :

« Je suis né pour être un cadeau, j'ai toujours appartenu à quelqu'un. J'étais malheureux quand il m'arrivait d'errer toute une journée sans avoir trouvé quelqu'un à qui m'offrir.

Maintenant c'est à toi que j'appartiens tout en sachant que tu fais peu de cas de moi. Tu es obligée de faire peu de cas de moi. Les cadeaux sont généralement méprisés. Moi, par exemple, si tu savais comme je méprise profondément les cadeaux ! Je hais recevoir des cadeaux. De sorte que c'est aussi mon destin qui veut que personne ne m'aime ; parce que le destin est bon et qu'il voit tout. Je ne pourrais pas supporter l'amour après avoir supporté l'absence d'amour. On ne doit pas aimer celui qui veut aimer, on le dérangerait dans sa prière. » C'est cette déclaration intempestive de Simon à Clara qui m'a conduit à adapter *Les Enfants Tanner* pour le théâtre. Je me devais d'en éclaircir, et sans trop bien savoir pourquoi, l'obscurité apparemment sacrificielle. J'avais, près de moi, pour m'indiquer le chemin, son traducteur : Jean Launay. Il savait tout de Walser. Découvrir la clairière nous prit plusieurs mois. Qui ont changé du tout au tout mon approche du monde. Du créancier farouche que j'étais, fort de sa plainte, sûr de son bon droit et exigeant réparation, je suis devenu, à l'image de Simon, un « débiteur heureux » et, non sans orgueil, je crois l'être resté. Cette affirmation fut pour moi mieux qu'une conduite et plus qu'une bascule : une ligne de vie. Je compris que s'offrir c'était brûler, et que c'était, dans mon cas, le seul lieu d'une possible rébellion existentielle. Et s'il m'arrive de douter, de me cloîtrer dans ma tanière ou de réentendre l'amorce d'un début de commencement de plainte, alors j'ouvre du Walser, le petit doigt se pose au hasard sur une page, la 94 par exemple, de ses petits textes poétiques, et je lis : « un seul sourire aimable s'étendait sans faille d'un bout à l'autre du monde entier » et cela éclaire la journée.

Joël Jouanneau

> Dernier livre paru : **Post-scriptum** (Actes Sud-papiers)

Jean-Claude Schneider **À l'écoute** :

Intéressé dès le début des années 60 par l'œuvre de Walser (les « grands éditeurs » à l'époque refusaient tout projet de traduction), j'ai particulièrement été fasciné par les textes courts, aussi pleins de poésie qu'inattendus : affirmation d'une subjectivité, impressionnisme de l'inspiration, lyrisme rhapsodique du style, et en même temps presque banalité des notations concrètes – qui rappelaient d'autres proses singulières, « Kleist à Thoune », par exemple, me faisait penser par son originalité d'écriture au Lenz de Büchner. Il y avait là, dans le même mouvement, empathie profonde avec le personnage évoqué et liberté d'invention. Une écriture à l'écoute d'elle-même, écoute intérieure pareille à celle du peintre, attentif non à la volonté qui décide de son sujet, non à l'impérialisme de la composition, mais avant tout à ce que dictent la matière, l'oubli des règles, l'effacement de l'intention ; ce à quoi aboutissait Braque, lorsqu'il voulait que le tableau oblitère l'idée qu'on a avant de poser la première touche. Un travail d'improvisation qui, évidemment, part d'un sujet, mais va vers ce qui reste à naître, qui prend forme peu à peu sur le papier. Voilà, me semble-t-il, ce que peut retenir celui qui écrit aujourd'hui et cherche dans l'écriture quelque chose qu'il ne connaît pas encore.

Jean-Claude Schneider

> Dernier livre paru : **Là qui reste** (Fissile)